

mouvement à dû venir du nord; les races les plus anciennes furent acculées à l'extrême sud, rompues en fragments qui survivent encore, réduits aux conditions les plus infimes de l'existence humaine, ou bien totalement détruites. Tandis que, d'un côté, les Égyptiens occupent le premier rang comme la plus ancienne des nations dont l'histoire nous ait gardé la mémoire, de l'autre côté, même au temps du géographe Ptolémée, les connaissances des anciens ne s'étendaient pas très loin sur les côtes occidentale et orientale. Homère n'avait recueilli que ce seul fait qu'il existait des Éthiopiens sur les deux côtes du continent, au soleil levant et au soleil couchant. Les monuments de l'Égypte ne laissent aucun doute sur l'existence des nègres, et ce n'est qu'en Afrique que le nègre se trouve.

Mais ce serait une erreur de supposer que le nègre type représentât toute la population de l'Afrique, ou occupât la plus grande partie de ce continent. L'ethnologue qui étudie les caractères physiques des

racés nous apprend qu'il y a en Afrique deux variétés de peuples à chevelure laineuse, ceux qui ont les cheveux floconneux, ceux qui les ont huppés, et qu'il s'y trouve aussi des races à cheveux plats bouclés. Au point de vue linguistique nous avons une sextuple division, et en la rapprochant des caractéristiques ethnologiques dont nous venons de parler, nous trouvons que la population de l'Afrique se partage ainsi :

1. Races à cheveux plats bouclés : famille des langues sémitiques, groupe des langues hamitiques, groupe des langues nouba-foulah.

2. Races à cheveux floconneux : groupe des langues nègres, famille des langues bantou.

3. Races à cheveux huppés : groupe des langues hottentot-bushman.

C'est à dessein que nous employons les expressions famille ou groupe, selon qu'il existe ou n'existe pas d'affinité prouvée entre les langages de chaque catégorie et une filiation présumée d'une souche com-

mune, ce qu'on ne peut affirmer que des familles sémitique et bantu. Les groupes sont formés d'éléments qui ne sont pas nécessairement homogènes; mais il n'y a pas d'autre méthode pour discuter un sujet de proportions aussi vastes que celui-ci.

Par suite de l'action simultanée de plusieurs grandes causes, l'isolement dans lequel l'Afrique était restée pendant tant de siècles commença à cesser il y a environ un demi-siècle. L'ouverture de la route des Indes par terre fit connaître la côte de la mer Rouge et l'Égypte en général; il devint de mode de faire des excursions sur le Nil. La France établit sa domination permanente en Algérie. La détermination bien arrêtée, sans fruit, mais du moins triomphante, prise par l'Angleterre de mettre fin au commerce des esclaves, attira l'attention sur la côte occidentale, du fleuve Sénégal au Kunène, qui avaient été les deux grands centres de ce trafic. L'occupation de l'établissement hollandais du cap de Bonne-Espérance transformé en une colonie anglaise, toujours en guerre, mais accroissant

toujours son territoire, révéla au monde étonné l'existence de ces nobles sauvages connus sous le nom générique de Kafirs. Les colonies portugaises d'Angola à l'ouest, et de Mozambique à l'est demeuraient dans une décadence sans espoir; mais sur la côte orientale, au nord du cap Delgado, par la force des choses et par suite de la suprématie qu'il exerçait dans le golfe Persique, le gouvernement de l'Inde anglaise se trouva en contact avec l'État arabe mahométan de Zanzibar, gouverné par une branche cadette et tributaire de la famille régnante de Mascatte. Peu à peu il nous fut prouvé que le commerce des esclaves était aussi effréné sur la côte orientale que sur la côte occidentale, ce qui était dû en grande partie à l'industrie et aux capitaux des sujets indous de la reine d'Angleterre, et ce fait rendit nécessaire notre intervention pour mettre fin à ce scandale. On voit donc qu'un cordon se serrait tout autour du continent africain. L'exploration scientifique de régions inconnues et l'expansion d'un commerce,

qui n'était pas toujours de nature bien légitime, furent deux des grands facteurs qui mirent des individualités en mouvement, dans le sens de l'impulsion donnée par l'action du gouvernement anglais, à l'ouest, au sud et au nord du continent.

Lorsqu'en 1815 la paix fut rendue à l'Europe, on sentit que le temps était venu de mettre fin à la plaie intolérable du commerce des esclaves. Le peuple anglais et le peuple français, l'Allemagne et quelques-uns des petits États protestants du nord de l'Europe comprirent que ce n'était pas assez pour expier et réparer le mal que nos ancêtres avaient fait en Afrique; c'était un second mal et plus dangereux de répandre dans chaque port africain des cargaisons de rhum et d'armes à feu. L'esprit de propagande qui avait si longtemps sommeillé dans l'Église chrétienne éclata en une flamme brillante, et chaque confession envoya des missions en Afrique; les citoyens des États-Unis de l'Amérique du nord se joignirent à cette grande croisade. On ne demanda aucune autorisation aux gouvernements

auxquels appartenait les missionnaires, et il n'en était pas besoin ; on n'attendit pas la permission des gouverneurs de colonies ou des roitelets indépendants ; le missionnaire, homme ou femme, apportant avec lui l'instruction, l'industrie, la civilisation, vint aborder dans chaque port, dans chaque estuaire de rivière, en des lieux où le marchand n'avait pas encore envoyé ses agents, au milieu de tribus quelquefois si féroces qu'il n'était pas de trop de toute la douce fermeté du chrétien pour mettre un frein à leurs passions, et quelquefois si dégradées que l'amour chrétien seul pouvait décider des Européens civilisés à vivre au milieu d'elles. L'histoire des missions d'Afrique est encore à faire ; combien de vaillants soldats du Christ reposent dans une tombe égarée, victimes de leur zèle et du climat ! C'est au pacifique et saint travail de ces hommes de bien que nous devons le peu que nous savons sur les langues de l'Afrique.

Derrière eux, au second rang, viennent les grands voyageurs Horneman, Caillié,

Jackson, Minutoli, Salt et tant d'autres de ces derniers jours, trop nombreux pour que nous puissions les citer tous. Quelques-uns d'entre eux marchèrent droit devant eux dans l'immense espace et on n'en entendit plus parler; ils furent peut-être dévorés par des sauvages, ou bien, seuls dans quelque misérable hutte, ronde comme une ruche, au milieu d'une jungle inextricable, exhalèrent leur dernière plainte en songeant tristement à leurs amis et à leur foyer. Ensuite ma pensée se reporte sur les patients philanthropes Seetzen, Koelle, Kilham, Clarke, Tutshek, d'Avezac, Ollendorp et autres qui demeurèrent assis des heures entières au milieu de nègres nus et puants, s'efforçant d'arracher des idées, des mots et des renseignements géographiques à des cervelles à peine capables de concevoir quelque chose de plus que les besoins présents de chaque jour. Je n'oublie pas non plus le patient et enthousiaste savant, souvent éprouvé par la fièvre et la dysenterie; il sait qu'il doit fuir et cependant il s'attarde jusqu'à ce que la mort

arrête ses travaux, et supporte des fatigues et des privations dont nous ne pouvons nous faire aucune idée.

La carte de l'Afrique m'est devenue si familière, et l'histoire des travaux de l'explorateur et du missionnaire est si bien présente à mon esprit qu'il me semble, tandis que ces lignes coulent de ma plume, voir se dérouler devant mes yeux comme une vision le grand drame de l'Afrique redécouverte et reconquise. Je vois le long cortège des héros modernes qui n'hésitèrent pas à risquer leur vie pour la grande cause, depuis les premiers pionniers jusqu'à Livingstone et Stanley. Il s'est trouvé des gens pour blâmer Livingstone d'avoir abandonné les devoirs aussi utiles qu'étroits du missionnaire, ses écoles et ses chapelles, ses catéchistes et ses catéchismes pour aller en avant dans l'est et l'ouest et le nord, chercher la preuve de l'existence de nouveaux systèmes de lacs et de rivières, et découvrir les secrets cachés depuis le commencement de l'histoire. Il devint le grand pionnier et le père des mission-

naires qui naquirent pour ainsi dire des gouttes de sueur tombées de son corps pendant ses pénibles voyages. Il s'en est trouvé aussi pour blâmer le grand voyageur Stanley de s'être mêlé de choses de missions qui n'étaient pas de sa compétence, et cependant les accents retentissants comme des sons de trompettes des lettres qu'il écrivait de la capitale du roi Mtésa éveillèrent un écho en Angleterre, et ces deux grands héros Livingstone et Stanley ont indirectement fait avancer notre science linguistique de l'Afrique plus qu'aucun autre de nos contemporains. Ils ont entre eux une autre similitude de caractère, la profonde sympathie pour le peuple qui illumine tous les récits du grand missionnaire et une grande partie du rapport du grand voyageur. J'éprouve une profonde admiration pour ce dernier et hardi voyageur qui, tout en combattant pour défendre sa vie et celle de ses compagnons, ignorant s'il sortirait jamais de son continent noir, trouvait le temps de recueillir des noms et des mots, et fut assez heureux

pour revenir sain et sauf avec tout son précieux bagage au bas des cataractes.

Je vois les grandes plaines africaines, les larges rivières, les montagnes au triste aspect, les villages formés de ruches de paille, le palmier, le baobab, le poirier épineux et l'euphorbe, les hommes et les femmes vêtus de leur simple nudité, avec leurs coiffures fantaisistes, leurs épieux et leurs arcs. Je vois les longues files de porteurs chargés de fardeaux et l'Européen les suivant avec peine, à pied, avec son domestique portant sa carabine, ou quelquefois passant les marais sur le dos d'un homme, ou bien porté dans une litière grossière. D'autres fois je me représente la longue chaîne d'esclaves descendant vers la côte, ou les malheureux épuisés liés ensemble et abandonnés à mourir de besoin ou à être mangés par les bêtes féroces avant d'avoir rendu leur dernier soupir. Et cependant, en dépit de cette cruelle oppression, lors même que ce malheureux pays semble avoir été oublié pendant des siècles de Dieu et des hommes,